



# Cinéasteur

Fiche n° 1499

L'amant d'un jour - Sortie le 31/05/2017

France - 1h25 mm

Du 14 au 20 juin 2017

<http://cinemasteur01.com>



C'est l'histoire d'un père et de sa fille de 23 ans qui rentre un jour à la maison parce qu'elle vient d'être quittée, et de la nouvelle femme de ce père qui a elle aussi 23 ans et qui vit avec lui...

## Les inrocks – Jean Baptiste Morain

### L'Amant d'un jour" de Philippe Garrel : simple et somptueux

En gagnant en sérénité de film en film, le cinéma de Philippe Garrel s'approche peu à peu de la perfection. Une nuit, un père voit débarquer chez lui sa fille, en larmes. Elle vient de quitter son compagnon. Alors comme c'est un gentil père et qu'il sait ce que c'est que l'amour, ses affres, la passion, tout ça, il l'accueille chez lui les bras ouverts et il l'appelle "ma fille". Mais il doit lui signaler qu'il y a une femme dans l'appartement et même dans son lit. C'est une de ses étudiantes, ils vivent ensemble depuis trois mois et elle a le même âge que sa fille. C'est l'histoire du film.

### Garrel creuse sa veine autobiographique

On retrouve dans ce nouveau film de Garrel tout son talent : sa direction d'acteurs, son sens du cadre, cette manière de fictionner sa propre vie. Entouré de scénaristes qui sont des noms (Jean-Claude Carrière et Annette Langmann, quand même), il creuse de film en film sa veine autobiographique. Le noir et blanc est somptueux, ses deux actrices principales (Louise Chevillotte, dont c'est le premier film, et sa fille Esther) sont géniales et Eric Caravaca (le père) sobre et déchirant. Les cages d'escaliers sont toujours crades, comme dans ses films des années 70, on dirait qu'elles n'ont jamais été repeintes.

### D'une sublime simplicité

On pourrait dire que c'est de la routine, mais non, point du tout. C'est le sommet de l'art : la simplicité. Philippe Garrel n'a plus rien à prouver, il creuse son art, il est au travail, comme un peintre tous les jours dans son atelier, avec les mêmes pinceaux, les mêmes couleurs, il travaille et progresse, essaie d'être encore meilleur. Il y a de la vitalité dans les films de Garrel, toujours, encore aujourd'hui.

C'est ainsi, que de film en film, apparaît une certaine sérénité chez cet auteur autrefois si torturé. Une tendresse, une bienveillance, une indulgence. Et aussi un sens de l'humour de plus en plus évident. On ne dira pas que ce nouveau film est une comédie, mais le rire y est de plus en plus présent, une légère ironie aussi. Même si Garrel ne plaisante jamais avec la douleur, physique et psychologique que peut faire l'amour, la nuit, quand on se réveille soudain et qu'on se souvient de la réalité du jour, qui est que l'être aimé ne vous aime plus, et que vivre est tout simplement impossible.

### Extrait d'un entretien de Philippe Garel par Stéphane Delorme - Les Cahiers du Cinéma - 05/2017

« Comme spectateur j'aime autant les autres arts que le cinéma. Je ne suis pas plus cinéphile qu'amateur de peinture. Mais il y a une chose que j'ai fait à long terme dans ma vie, c'est lire Freud. J'ai dû commencer en 1975. Au Conservatoire, je leur fais apprendre depuis plusieurs années les deux rêves de Dora, ou le rêve de l'homme aux loups. Quand je fais un film- c'est pour ça que j'adore Bergman, presque autant que Godard – il y a un devoir freudien que je me colle à moi-même. Dans *La Jalousie*, je voulais traiter de la névrose chez la femme ; dans *L'Ombre des femmes*, la libido chez la femme ; dans *L'Amant d'un jour*, l'inconscient chez la femme. Dans *L'Amant d'un jour*, je voulais parler du complexe d'Electre, c'est-à-dire le pendant féminin du complexe d'OEdepe, même si ce n'est pas complètement symétrique.

Electre a fait tuer sa mère, Clytemnestre, parce qu'elle s'était remariée avec un autre homme. Dans le film, c'est l'histoire d'une amitié consciente entre une jeune fille et sa jeune belle-mère qui a le même âge qu'elle, et comment l'inconscient de cette jeune fille la pousse à se débarrasser de cette rivale pour le père. Ce n'est pas très important de comprendre ça mais c'est comme ça que je l'ai bâti. »

## **Cannes 2017 : « L'Amant d'un jour », précis de réversibilité amoureuse**

A la Quinzaine, Philippe Garrel poursuit son exploration vibrante des aléas du désir.

Depuis 1964 (Les Enfants désaccordés), Philippe Garrel, fugueur impénitent, tient dans le cinéma français la place d'un Rimbaud qui aurait survécu à sa légende. Place problématique, on le conçoit, frappée depuis toujours par le soleil noir de la mélancolie, par la rupture radicale avec la société et l'art dominant, et devant néanmoins justifier, avec le temps, de sa souveraineté. Ses pairs en sainte colère – un Maurice Pialat, un Jean Eustache, un Jacques Rozier, une Chantal Akerman, regroupés dans le mouvement orphelin et informel de la post-Nouvelle Vague – auront quant à eux brûlé leurs vaisseaux par interruption fatale ou épuisement insidieux.

Evitant l'un et l'autre de ces sombres rendez-vous, demeurant en ses films aussi régulier que le coucou, Philippe Garrel, 69 ans, parangon de la rigueur et de la vertu artistiques, cherche depuis la mi-temps des années 1980 à s'accommoder de cette survie, sans doute mystérieuse à ses yeux, et à y raccorder une œuvre qui n'aura jamais rien été d'autre, sous des formes différentes, qu'une extension prodigieuse de lui-même.

### **Une sorte d'éternité sentimentale**

Le pacte renoué avec la narration, l'inscription dans un circuit de fabrication normalisé, la consécration même dont il jouit depuis lors chez les cinéphiles, n'enlèvent rien au sentiment intime que chacun de ces films est une aiguille indécise hésitant incessamment entre l'arrêt et la suite du temps. D'où cette sensation si singulière, chez Garrel, d'une œuvre rescapée, d'un temps qui hésite et hoquette, d'une sorte d'éternité sentimentale qui se déploie dans son exultation comme dans ses souffrances, d'une présence au monde qui se faufile entre les époques et les générations, y compris celles de sa famille qu'il invite régulièrement à l'écran. Avec, à chaque fois, cette belle et amère certitude que le pire est la seule instance à partir de laquelle on puisse accepter de renaître.

Au chapitre de ce miraculeux programme, *L'Amant d'un jour*. L'histoire d'une relation amoureuse entre un enseignant d'université quadragénaire (Eric Caravaca, en son beau retour) et une étudiante botticellienne (Louise Chevillotte) qui lui rend la moitié de son âge, triangulée par le retour impromptu de la fille du premier (vaillante Esther Garrel) au domicile paternel, consécutif à une rupture amoureuse. Un étrange ménage s'organise. Les filles ont le même âge, sympathisant en cela, mais se disputant néanmoins les faveurs du même homme, qui en fille, qui en amante. L'amante est solaire, jouisseuse, sans attache. Elle aime la vie, le sexe, les hommes. La fille, plaquée par son petit ami, est sous influence saturnienne. Elle broie du noir, la tentation du suicide n'est pas loin. L'homme de leur vie, qu'on devine échaudé, ne dit ni ne fait pourtant rien qui pourrait l'engager trop loin, avec l'une comme avec l'autre.

### **Partie de bonneteau**

Le film, narré par une voix féminine romanesque, tiré au cordeau d'un noir et blanc où poudroie la poussière d'une époque incertaine, évoluera donc avec un homme mûr qui se fige et deux jeunes femmes qui bougent. Autant dire, Messieurs, que l'histoire sera rude. La partie de bonneteau existentiel ici proposée n'en est pas moins d'une plaisante et discrète ironie. Chaque personnage, à la grande roue du malheur et du bonheur, vit en effet deux fois quelque chose sous un signe renversé. Aucune joie, ici, qui ne se paie d'une tristesse, aucune promesse qui ne soit trahie, aucune exultation qui ne se retourne en affliction, aucun désastre qui ne puisse donner lieu à une renaissance.

Au final, c'est un peu le dernier qui perd qui semblera avoir tout perdu. Mais rien n'est dit jamais, rien n'est certain, tout vibre toujours chez Garrel du sentiment de l'incertitude, de la grâce miraculeuse des jeunes femmes, de la beauté fugace, et à chaque fois intensément rejouée, d'un monde de sable dont on sait bien qu'il nous coule entre les doigts et nous ensevelit le cœur.

Au final, c'est un peu le dernier qui perd qui semblera avoir tout perdu. Mais rien n'est dit jamais, rien n'est certain, tout vibre toujours chez Garrel du sentiment de l'incertitude, de la grâce miraculeuse des jeunes femmes, de la beauté fugace, et à chaque fois intensément rejouée, d'un monde de sable dont on sait bien qu'il nous coule entre les doigts et nous ensevelit le cœur.

#### **Pour aller plus loin :**

**Philippe Garrel en substance**, Philippe Azouy, La Première collection, Capricci éditions, Nantes 2013.

#### **Médiathèque Vailland**

DVD : La Frontière de l'Aube, Les Amants réguliers, le Vent de la nuit, La Naissance de l'Amour

#### **Au Cinémateur également :**

**Du 14 au 20 juin 2017**

***La colère d'un homme patient* de Rual Arèvalo**

***Tous en scène* de Garth Jennings**